

Dehors

Frédérique Bernier

Number 6, Spring 2005

Une génération, quelle génération?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernier, F. (2005). Dehors. *Contre-jour*, (6), 41–45.

Dehors

Frédérique Bernier

Ce matin-là, il ouvre la porte derrière laquelle le vent roule des papiers gras sur la neige dure. Il n'attend rien de cette sortie, pourtant il sort. Il essaie, une fois descendu l'escalier, que les pas se succèdent sur le trottoir, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Un pied et puis l'autre. Sur le grand boulevard, les vitrines des magasins miroitent, capturant les passants aux reflets de leurs surfaces. Il s'arrête devant quelques-unes des devantures et contemple les produits exposés. Vestes de cuir, colliers de plastique, assortiment de couteaux à viande, soutiens-gorge et culottes amincissantes, poulets à la broche, céleri mou. Toutes ces choses le regardent comme si elles le concernaient personnellement. Il sait qu'il lui faut partir avant que ne le prenne le vertige de l'énumération sans fin. Avant, surtout, que l'idée ne s'impose d'aller se perdre entre deux rayons d'articles ménagers. Il reprend alors sa marche sur le trottoir bondé en se concentrant sur sa respiration pour imprimer un rythme, une souplesse aux mouvements de son corps.

Il marche au milieu de la procession d'hommes et de femmes occupés à magasiner et à manger, à bavarder et à rire avec obstination, comme si rien, jamais, ne pouvait les en empêcher. Puis, il prend une rue à gauche où quelques maisons affichent déjà leurs petites lumières blanches, rouges, bleues, leur réseau de couronnes, guirlandes et sapin, rennes et visage joufflu

du père dit Noël. Au bout de la rue s'élèvent les arbres noirs et nus du grand parc.

Après quelques pas dans le silence approximatif du parc désert, il s'assied sur un banc et regarde le tableau que forment devant ses yeux un étang gelé, une petite fumée s'échappant d'une cheminée, au loin, et un oiseau gris immobile. L'asphalte craquelé des allées qui sillonnent le parc lui rappelle la course folle de son enfance dans la ruelle : le jeu de balle au mur, le vélo de la voisine, les cartes dans les roues pour faire comme une moto, les genoux éraflés qui picotent, la sorcière qui habite la dernière maison avant de tourner le coin, le temps bien à l'abri dans l'horloge jaune de la cuisine. Tout cela formait alors le début d'une histoire dont il se demande ce qu'il en est advenu. Il revoit sa jambe coincée dans la roue du vélo de la voisine et l'accroc fait au nouveau pantalon en passant par-dessus la clôture de la cour. Ses parents, occupés à préparer le repas, avaient peut-être cru qu'il suffirait toujours de coudre une pièce pour que le dehors continue à l'accueillir avec cette joyeuse série du jeu de balle au mur, du vélo de la voisine, des cartes dans les roues, des genoux éraflés, de la sorcière qui habite la dernière maison, du temps bien à l'abri dans l'horloge de la cuisine. Il se dit que lui-même n'avait jamais anticipé que cette chaîne vivante des jeux de l'enfance puisse faire place à la morne succession des jours blancs et des nuits implacables, comme à celle des vestes de cuir, colliers de plastique, assortiment de couteaux à viande, soutiens-gorge et culottes amincissantes, poulets à la broche, céleri mou qui gisent derrière les vitrines. Somnolant sur le banc du parc désert, il voit se lever derrière ses paupières closes quelques images lointaines, et avec elles des corps.

C'est l'abord d'un lac où l'on joue à toucher de l'orteil, puis de la plante d'un pied, puis des deux, les quelques pierres ruisselantes qui s'offrent en tremplin sous les mélèzes. Où l'on s'éprouve vivant à rattraper son souffle après le hoquet initial du choc thermique. Où le mouvement ordonné des deux bras et des deux jambes porte, comme par enchantement, jusque là-bas, jusqu'après le troisième quai, l'enfant exultant. Pourtant il s'en faut de peu, déjà, pour que les monstres qui dorment dans la source au bout de l'autre baie ne rattrapent les orteils qui s'agitent. Pour que la faim au ventre des

brochets ne leur inspire un soudain appétit pour le tronc flottant en maillot bleu. On évite heureusement de justesse que tous les noyés du lac Tremblé n'affleurent à la surface, le crâne fendu et les bras en croix. À la hauteur du troisième quai, il y a la cousine se faisant bronzer, huileuse, sans se douter du péril, une petite radio à ses côtés crachant les publicités locales. Encore faut-il revenir mine de rien avec la frayeur logée sous les côtes, repasser devant la bouée blanche cernée de mousse avec cette joyeuse panique qui raidit les muscles et fait résonner la poitrine, dépasser le grand bouleau maigre et le pédalo échoué avec cette boule d'ouate dans la gorge, se dégager des algues visqueuses qui collent aux mollets avec cette angoisse fabriquée de toutes pièces. Absurde angoisse qu'accompagnent le vrombissement des tondeuses, le clapotis des vagues, le ronronnement des galeries flottantes et les cris des vacanciers qui en sont déjà à leur troisième bière. Soutenu par le regard bleu d'une vieille femme approchant lentement une serviette à la main, c'est avec un sentiment de triomphe qu'il retrouve les abords de ces pierres ruisselantes.

C'est un autobus scolaire où l'on se découvre gamin à faire des grimaces aux conducteurs d'automobile, le visage collé contre la vitre de la fenêtre arrière. Langue fourchue, joues gonflées, yeux révoltés pour rire avec l'amie Marie du gros monsieur au volant de sa fourgonnette. As-tu vu son nez, on dirait une patate. Et sa moustache comme du crin. Rires fous dans la chaleur grouillante de l'autobus du matin, rires ignorants des fureurs vengeresses qui couvent dans le cœur des automobilistes et des sévérités hargneuses des gros messieurs à moustache. Appuyant sur l'accélérateur à la poursuite des crimes de l'enfance, la rectitude en complet veston sous le nez de patate réclame réparation à l'entrée de la cour d'école. Sauvée de justesse par la confusion des âges, par le brouhaha des petits corps soudain tous semblables au sortir de l'autobus jaune, pareillement enfants et turbulents aux yeux myopes de la colère noire, l'innocence un instant soupçonnée s'est faufilee entre les rangs, dévalant escaliers et couloirs jusqu'à l'abri de la classe. Il revoit la maîtresse qui écrit les mots sur son tableau, souriante et calme.

C'est un grand livre blanc avec des caractères noirs où l'on apprend à lire sous la douillette rouge. Un doigt court sous les lettres, formant syllabes puis mots. La voix hésite entre sons et sens, une histoire se dessine par petits bouts entre les paupières lourdes. La grosse bête sera-t-elle éventrée et le secret découvert du petit garçon digéré à l'intérieur ? Pourra-t-on laver de tout ce sang les boucles blondes de la page couverture ? Danse macabre des virgules et des accents qui tourbillonnent sur la page blanche désormais indéchiffrable. Grande menace des signes devenus obscurs sans le secours des images colorées. Dans la chambre mauve au bout du couloir, les parents cachent aussi leur visage à l'ombre du livre. Ils sauront recoller les phrases avec leur bouche et raccommoder les mots avec la langue. Ils expliqueront la grande énigme de la bête, du ventre déchiré et feront venir le rêve qui recoud les images.

Il se lève enfin de ce banc de parc et remballe les miracles qui s'ébattent sous le ciel blême. Il se remet à marcher, soulevant ses jambes de plomb jusqu'à l'étang gelé. Tout lui paraît vague à cause de la buée qui s'est formée par-dessus ses yeux, pellicule tremblante se confondant avec les fines plaques de neige qui parsèment l'étendue d'eau. Il voit pourtant que l'oiseau gris est resté là, pendant tout ce temps, son immobilité devenue suspecte. Avec un pan de son manteau, il ramasse le cadavre et se dirige vers la poubelle marron accrochée au poteau, de l'autre côté de la haie de cèdres. Il jette un œil dans l'orifice et décompte, entassés et pêle-mêle, dans une sorte de fixité éternelle, une bouteille de verre, un paquet de cigarettes, un mouchoir roulé en boule, une pelure d'orange, un gant de cuir, un sac en papier, un verre de polystyrène, du carton brun, des feuilles mortes, une assiette d'aluminium, un gobelet de plastique, des frites pleines de ketchup à moitié recouvertes par une serviette de table, un vieux billet de loto à gratter, quelques gouttes de café sur le point de geler, deux ou trois mégots, du papier journal, un briquet bic, le cœur d'une pomme, une canette de bière, une moitié de sandwich au jambon.

Il se ravise et rentre chez lui avec le cadavre d'oiseau sous son manteau qui lui fait une bosse à l'abdomen. Les pas succèdent les uns aux autres sur le trottoir comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Il boude le

regard affairé des vitrines et l'air dégagé des vendeuses qui se trémoussent derrière leur comptoir. Il croise un homme hésitant au feu de circulation, note qu'une femme se ronge les ongles au sang en attendant l'autobus. Il remarque la doublure déchirée qui pend de la veste en polyester d'une dame âgée croulant sous les sacs d'épicerie. Il voit la sueur perlant au front d'un livreur de circulaires et la morve dégoulinant sous le nez d'un enfant, la mère fatiguée, le père s'impatientant au volant de sa voiture.

La neige luit sous le soleil blafard. Il a froid sous ce soleil d'hiver avec le vent qui fait rouler les papiers gras sur le trottoir et sent ses doigts engourdis de tenir trop serré l'oiseau gris tombé au bout de son histoire.

Il traîne ses jambes lourdes jusqu'à la bonne adresse, gravit une à une les marches de bois et salue la voisine anonyme en s'étonnant de la splendeur de ce sourire qu'elle descend jusqu'au bas de l'escalier. Déposé sur le tapis râpé de l'entrée, le cadavre l'envisage de son regard muet alors qu'il enlève un à un les vêtements raides et les range dans la penderie. Il fait le tour du petit appartement avec l'oiseau serré immobile contre sa poitrine. Il examine le fond du placard, les tiroirs de la commode, les rayons de la bibliothèque, le dessous du lit, les moutons derrière la porte, l'armoire à balais, le lavabo de la salle de bains, l'écran du téléviseur, le creux d'un coussin. Il se rend finalement dans la cuisine, couche l'oiseau gris à plat sur une assiette, le range bien à l'abri au fond du réfrigérateur, referme la porte. Un bruissement d'aile s'élève maintenant entre les pots de moutarde et les restes de la veille.